

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

IV

CE QUE LE COMTE OLIVIER DU LUC PENSAIT DE L'ÉVÊQUE  
DE LUÇON

— Voici l'affaire en deux mots, parrain. Est-ce que vous

— Toi ?

— Oui.

— Ah ! ça, tu le connais donc ?

— C'est une de mes meilleures pratiques, un bien charmant  
gentilhomme ! Vous le connaissez aussi, vous, parrain.

— Moi ?



En ce moment la porte s'ouvrit et le capitaine Vatan entra.

n'avez pas été un peu étonné, ce matin, lorsque vous avez vu messire Defunctis venir à l'improviste s'épater avec ses estafiers au beau milieu de votre conventicule ?

— J'avoue que, non-seulement j'ai été étonné, mais que de plus, s'il faut tout dire, j'ai été fort effrayé.

— Ah ! ah ! Eh bien, savez-vous ce qui vous vaut cette bonne aubaine ?

— Non, ma foi ! Mais je t'avoue, filleul, que je donnerais beaucoup pour connaître le charmant ami auquel je dois cette agréable surprise.

— Eh bien, si vous le voulez, je vous le dirai pour rien, moi.

— Pardieu !

— Attends ! ne dis rien... C'est le comte Jacques de Saint-Hyrem !

— Allons, bon ! vous êtes tombé sur lui juste du premier coup. C'est pas de chance, moi qui voulais vous intriguer.

— Allons, allons, filleul, raconte-moi un peu comment tout cela s'est passé ; je t'avoue que je serais curieux de le savoir.

— Oh ! soyez calme, parrain, je ne suis venu ici que pour tout vous apprendre.

— Eh bien, alors, parle, et surtout sois bref, si cela t'est possible.

— Je tâcherai, parrain. En deux mots voici la chose.

— Tu veilles, n'est-ce pas ? Clair-de-Lune.

— Soyez tranquille, capitaine. Nul, je vous en réponds, n'approchera sans être signalé.

— C'est bien, maintenant, va, filléul, nous t'écoutons.

— Hier vers sept heures du soir, dit alors Double-Épée, six gentilshommes masqués, accompagnés par deux dames, masquées aussi, arrivèrent chez moi et me demandèrent la salle du dôme.

— Oh, oh ! fit le capitaine avec un gros rire ; la salle du dôme, celle aux trappes ?

— Juste, celle-là précisément, je n'avais aucune raison pour la leur refuser ; je les y fis conduire. Ces gentilshommes paraissaient être assez animés, disposés, selon toute apparence, à passer une joyeuse nuit. Dans le premier moment, absorbé par mes affaires, je ne les avais pas remarqués, ou plutôt je n'avais fait aucune attention à eux. Ils me firent mander, pour commander le menu de leur repas. J'obéis et je me rendis auprès d'eux. C'était sur ma foi de fort charmants cavaliers disposés en apparence, à se livrer avec le plus complet entraînement à toutes les folies de leur âge ; comprenant qu'ils avaient la bourse bien garnie, je leur énumérai avec la plus grande complaisance, les plats les plus chers et par conséquent les plus remarquables que je pouvais leur offrir, lorsque, par un hasard singulier, je ne sais comment cela arriva, mais l'une des dames laissa tomber son masque. Vous savez, parrain, que la salle du dôme est disposée de telle sorte que la table monte toute servie par une trappe et que par conséquent le service se fait en dehors ; ce qui est excessivement agréable, soit dit entre nous pour les personnes qui désirent ne pas être connues. J'avais été mandé, cela est vrai, mais aucune des personnes en présence desquelles je me trouvais ne s'était démasquée, réservant de le faire sans doute lors que tout serait ordonné et qu'elles n'auraient plus à courir le risque d'être reconnues. Malheureusement arriva la chute de ce masque ; ce fut un éclair, avec une rapidité singulière la dame se baissa, saisit le masque et le plaça sur son visage. Il était trop tard ; je l'avais vue. Cette dame, mon parrain, c'était mademoiselle Diane de Saint-Hyrem.

— Diane de Saint-Hyrem ! s'écrièrent à la fois le comte et le capitaine.

— Mon Dieu ! oui, fit Double-Épée en ricanant ; Diane de Saint-Hyrem, la belle hôtaière, la reine de la beauté, l'amante adorée de nos plus pimpants plumets.

— Tu en es sûr ? s'écria le capitaine.

— Mon parrain, reprit-il avec un ricanement railleur, vous me rendez cette justice que jamais vous ne m'avez entendu dire du mal des femmes, ces charmantes panthères, qui ont des mains si belles, des doigts si crochus et des griffes si roses !

— C'est vrai, dit le capitaine, je dois te rendre cette justice, filléul ; que le diable me brûle ! jamais je ne t'ai entendu médire des femmes. Continue, cher enfant, tu commences à nous intéresser excessivement.

— Je suis très-curieux, parrain, je ne sais si vous vous en êtes aperçu ?

— Oui, souvent.

— Une fois que j'eus reconnu M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem, je voulus connaître les autres. Hein ! comme c'est heureux d'avoir un vice, parrain ?

— N'aie pas peur, filléul, tu réussiras, toi, car tu en as plusieurs.

— Merci, parrain, ne vous gênez pas, vous savez, nous sommes en famille.

— Aussitôt vois, mon filléul, je ne me gêne pas.

— Je m'en aperçois. Bref, à côté de la salle où se trouvaient nos gentilshommes, il y a une cachette que vous connaissez, parrain ; cachette parfaitement dissimulée dans la boiserie et de laquelle on peut voir et entendre tout ce qui se passe. Je donnai mes ordres pour que le service fût fait comme il devait l'être ; puis, sans aucun remords, je me blottis dans la cachette. Mes convives ne me savaient pas là naturellement ; aussi ils ne se gênaient pas. Ah ! ils allaient bien, c'était un plaisir de les voir.

— Mais qui étaient-ils, hasard ?

— Ah ! c'est vrai, j'ai oublié de vous dire leurs noms. Eh bien, écoutez ceci : vous ne vous doutez guère de ce que vous allez entendre, l'amalgame est tellement curieux que si je ne l'avais pas vu, je n'y croirais pas moi-même. Il y avait là, tous vêtus en cavaliers naturellement...

— Comment, naturellement.

— Oui, oui, laissez-moi dire, vous me comprendrez bientôt.

— Allons ! va, et que le ciel te confonde avec ton verbiage qui n'en finit pas.

— Parrain, vous n'êtes pas aimable, je vous revaudrai cela. Il y avait donc, ouvrez les oreilles : Le chevalier de Guise, le comte de Soissons...

— Comment, le comte de Soissons, lui ?

— Oui, lui ; ce n'est rien encore.

— Allons, après.

— L'Angély, le fou du roi, l'évêque de Luçon.

— Ah ! ça, tu te moques de nous !

— Ce n'est pas possible ! s'écria le comte.

— Puisque je vous dis que je les ai vus. Ce n'est pas tout : le comte Jacques de Saint-Hyrem, le père Joseph du Tremblay.

— Oh ! mais c'est de la folie ! s'écria Olivier.

— Et les femmes ? demanda le capitaine.

— Les femmes !... elles étaient deux ; M<sup>lle</sup> Diane de Saint-Hyrem et M<sup>me</sup> la duchesse de Chevreuse.

— Comment !... la Chevreuse !... dit le comte, ce n'est pas possible ?

— Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous répéter que j'ai vu, de mes yeux vu, et, qui plus est, j'ai entendu. Maintenant, écoutez bien ceci, car voici où commence le sérieux de l'affaire : Mgr l'évêque de Luçon et le père du Tremblay sont, hier matin seulement, arrivés à Paris. Il paraît que les affaires du roi vont mal ; là-bas en Languedoc, les huguenots se remuent ; ils se sont armés, et, sous l'influence du duc de Rohan, ils ont pris une offensive vigoureuse. L'évêque de Luçon aspire à succéder à ce pauvre comte de Luynes vers lequel la mort tend déjà ses griffes, et qui, selon toute probabilité, trépassera avant quelques mois. Seulement, l'évêque de Luçon, qui n'est soutenu que par la reine-mère, et qui aspire à être cardinal et premier ministre, s'aperçoit que le crédit de sa protectrice baisse dans des proportions énormes, et que bientôt elle ne pourra plus le soutenir. Pour lui, le cas est très-grave : il faut qu'avant un mois il devienne l'homme indispensable, le sauveur de la monarchie. Comment faire, pour atteindre ce but ? Heureusement le diable, qui dit-on, est gentilhomme, n'abandonne jamais les siens ; cette fois, il a donné au futur cardinal un rude coup d'épaule, ce sont ses propres paroles. Voici comment la chose s'est passée. Vous croyez, n'est-ce pas, que mon ami Clair-de-Lune, qui est très-malin, a réussi à soustraire aux complices du comte de Saint-Hyrem, les papiers dont était porteur le défunt sergent La Prairie. Eh bien ! vous vous trompez !

— Comment ! nous nous trompons ! s'écrièrent les trois personnages d'une seule voix.

— Complètement, reprit Double-Epée d'un air fat : deux jours auparavant, le sergent La Prairie avait été rencontré par deux cavaliers qui n'étaient autres que l'évêque de Luçon et son âme damnée, le Père Joseph du Tremblay. Ces deux gentilshommes, après avoir fait causer le pauvre diable, lui avoir tiré tout ce qu'ils pouvaient en sortir, et l'avoir pressé comme un citron, avaient dédaigneusement rejeté l'écorce : c'est-à-dire qu'ils avaient administré un narcotique à l'émissaire du duc de Rohan, lui avaient enlevé ses dépêches politiques, les avaient reçues avec un habilé infornale, et, conservant pour eux les originaux, ils avaient remis dans le sachet qui contenait ces dépêches ces admirables copies ; puis ils avaient continué leur route en abandonnant le sergent à la Providence.

— Par la Mort-Dieu ! dit le comte, ce que dit notre ami Double-Epée est vrai. Maintenant, tout m'est expliqué. En effet, malgré la perfection avec laquelle ces copies ont été faites, quand j'ai ouvert les dépêches, il m'a semblé tout d'abord qu'elles n'étaient pas écrites de la main du duc. Dans le parchemin chiffré, il y avait plusieurs erreurs, peu importantes, sans doute, mais qui cependant, dénotaient un manque d'habitude incompréhensible de la part de M. de Rohan, qui se sert toujours des mêmes chiffres. Continuez, mon cher Double-Epée, continuez.

— Oui, ajouta le capitaine, continue, filleul, car la chose commence à devenir intéressante, quoique, je veux bien que le diable m'emporte, ce qu'il fera probablement un jour ou l'autre, si je sais à quoi elle aboutira.

— Vous allez voir, parrain ; je commence par vous avouer en tout humilité que si Mgr l'évêque de Luçon n'a pas sous sa soutane le démon nommé Légion, je vous donne ma parole d'honneur que cela m'étonne énormément. Voici l'affaire en deux mots : ainsi que je vous l'ai dit, il faut, avant un mois, qu'en présence des faits qui se passent, l'évêque de Luçon ait arrangé les choses de façon à ce qu'il devienne l'homme indispensable.

— Oui, tu nous l'as dit déjà.

— Fort bien. Écoutez ceci, vous verrez jusqu'où peuvent aller l'astuce et l'audace d'un prélat ambitieux. En ce moment, Paris est à peu près dégarni de troupes. Les protestants s'y trouvent en assez grand nombre. Ils peuvent, à un moment donné, causer de grands embarras au pouvoir. Il s'agit, tout simplement de faire éclater un mouvement huguenot, une conspiration formidable qui soit sur le point de réussir, et mette, pour un instant, la ville à la merci des protestants.

— Eh, eh ! fit le capitaine en se frottant le menton, ce n'est pas si mal imaginé, cela, nous ne demandons pas mieux, nous autres. Qu'en pensez-vous, monsieur du Luc ?

— En effet, il me semble que ce coup de main, bien exploité pourrait réussir.

— Eh bien, non ! dit Double-Epée en ricannant, vous n'y êtes pas du tout ! Ah ! ça, parrain, vous n'êtes pas un homme naïf, cependant ?

— Jusqu'à présent, filleul, je ne l'ai pas supposé.

— Comment, vous ne comprenez pas ?

— Ma foi, non, pas le moins du monde !

— Allons ! je ne veux pas vous laisser chercher plus longtemps, vous ne trouveriez pas.

— Oui, vois-tu, filleul, tu feras mieux de nous dire la chose tout d'un coup, au lieu de nous l'expliquer si longuement.

— Eh bien ! écoutez : l'évêque de Luçon craint, et vous

venez de lui donner raison, que les huguenots ne profitent de la bagarre pour essayer de tirer leur épingle du jeu. Ils sont nombreux à Paris, résolus, bien armés. Un signal suffit pour les réunir. Donc, il pourraient rendre la plaisanterie sérieuse. Voici ce qui a été résolu. Grâce aux renseignements volés à cet imbécile de sergent La Prairie, on s'emparera, sans coup-férir, et vous voyez ce matin même on a voulu commencer, des huguenots les plus influents qui se trouvent en ce moment à Paris, afin de les mettre dans l'impossibilité d'agir. Les catholiques se partageront les rôles : les uns seront huguenots, les autres catholiques. La conspiration éclatera. L'on s'emparera soigneusement de tous les protestants qui seront assez naïfs pour se laisser aller à faire partie du complot ; à un moment donné, monsieur le comte de Soissons révélera la conspiration à monseigneur l'évêque de Luçon ; appel sera fait au dévouement des Parisiens ; monseigneur de Luçon marchera contre les conjurés, il exposera sa précieuse vie ; il abattra les têtes de l'hydre de la révolte. Ce sera très-beau, et le tour sera joué. Monseigneur de Luçon sera nommé cardinal, monsieur le comte de Soissons reprendra son rang à la cour ; on lui rendra ses gouvernements ; monsieur de Saint-Hyrem et mesdames Diane de Saint-Hyrem et de Chevreuse toucheront chacun trois cent mille livres ; le duc de Guise qui naturellement est l'ennemi des Huguenots se mettra à la tête des troupes destinées à réprimer la révolte, il sera nommé chevalier des ordres du roi, enfin, ce sera magnifique ! Voilà, parrain. Comment trouvez-vous cette petite affaire ?

— Oh ! ce n'est pas possible ?

— Ce n'est pas possible ? Eh bien, croyez-moi, parrain, tenez-vous sur vos gardes. Le sieur Defunctis est un fin limier, il a échoué ce matin, c'est vrai, mais maintenant, il tient une piste ; cette piste, il ne la lâchera pas. Il arrivera au bout, et bientôt il parviendra à tout savoir ; d'autant plus qu'il a derrière lui quelqu'un qui possède une profondeur de génie diabolique, et dont les inspirations, s'il se trompe, le remettront dans la bonne voie ; cet individu, c'est Richelieu !

— Vous avez raison, Double-Epée, dit le comte. L'homme qui est parvenu à réunir en faisceau les personnes qui hier soupait avec lui chez vous ; l'homme qui a eu l'audace d'imaginer un complot aussi hardi que celui que vous venez de nous révéler, et, qui a osé l'expliquer aussi froidement et aussi nettement à ses convives, cet homme est une intelligence supérieure. C'est un de ces génies sinistres qui ne reculent devant rien et qui marchent sans tressaillir dans le sang jusqu'aux genoux pour arriver au but qu'ils veulent atteindre. Il faut compter avec lui. Cette fois, mesieurs, je ne crains pas de vous dire : J'ai peur !

— Vous avez peur ? s'écrièrent les trois hommes avec stupéfaction.

— J'ai peur, oui ; reprit le comte avec mélancolie, j'ai peur parce que, au milieu des pygmées qui nous entourent, il vient de surgir un homme, complet, qui n'a qu'une passion : la soif du pouvoir ; un de ces êtres que Dieu créa à de longs intervalles, pour châtier les nations ou pour retremper leur virilité dans un bain de sang ; un de ces génies audacieux, comme César et Charlemagne, qui n'ont ni ascendants, ni descendants, qui se posent fièrement sur les ruines d'un monde qui s'écroule, et se font un piédestal des fondements du monde nouveau qu'ils érigent. Cet homme, depuis longtemps je l'étudie, je le suis pas à pas. Rien ne lui coûtera pour arriver à ses fins. Tout sentiment humain lui est étranger. Et pourtant par une fatalité inexplicable ce qui chez tout autre, serait bassesse, chez lui devient grandeur. Il ne

dit pas un mot, ne fait pas un geste sans que tout soit calculé à l'avance ; cet homme, c'est la civilisation moderne qui surgit de l'éroulement du moyen-âge. Nous autres, élevés d'après les lois anciennes, nous ne pouvons ni l'apprécier ni le comprendre. Instinctivement nous sommes et nous devons être ses ennemis ; nous passerons tous sous son terrible niveau.

— Comte, vous allez trop loin ; cet homme est un ambitieux, je vous l'accorde. Qu'il veuille remplacer le connétable de Luynes et devenir premier ministre, je vous l'accorde encore ; mais de là à en faire un homme de génie, il y a un gouffre !

— Oui, vous dites bien, capitaine, et nous tous, gentils-hommes de cette époque, nous avons parlé par votre bouche. Ambitieux, Richelieu ? oui, il l'est, plus même que vous ne sauriez l'imaginer.

— J'ai donc raison ?

— Non pas, car vous prenez le mot ambition dans son acception étroite, mesquine et égoïste. Richelieu est ambitieux, c'est vrai, mais non pas pour lui.

— Pour qui donc, alors ?

— Pour la France. Comprenez-moi bien ; après Henri IV, ce génie bâtard, ce Gascon railleur, ce mignon échappé des alcôves des Valois, qui, à force de roueries et de bassesse est parvenu à leur trône à la barbe des Guises qui étaient des géants près de lui, est venu Louis XIII, cet avorton débile, né d'un roi usé par la débauche, mais qui, jusqu'au dernier moment, grâce à sa verve gasconne et railleuse, a su rompre tout le monde en France et lui même le premier. Louis XIII, élevé par sa mère, contrefaçon misérable de Catherine de Médicis, femme acariâtre, sensuelle, hautaine et avide de pouvoir, a été livré par elle aux mains de favoris dissolus qui ont pétri à leur guise cette cire molle et en ont fait le roi fantôme que voyez aujourd'hui. Les Bourbons, à peine assis sur le trône, ne sont pas acceptés encore par la nation. Les grands vasseaux ne se courbent qu'en murmurant devant le fils de celui qui était à peine leur égal. Domptés plutôt que vaincus par l'énergique volonté de Henri IV, l'occasion leur semble belle aujourd'hui pour reconquérir tous les droits qu'ils ont perdus et affirmés leur indépendance. La France, désorganisée depuis un siècle par les guerres de religion, dont l'unité n'est même pas encore complète, entourée de voisins puissants qui, à plusieurs reprises ont essayé de la démembrer et souvent ont failli y réussir, la France, dis-je, penche sur un gouffre où elle risque de s'engloutir à tout jamais. Une main de fer, une volonté implacable peuvent seules la retenir sur le bord de l'abîme où elle trébuche, la relever et lui rendre sa puissance et sa splendeur passées. Cette main, croyez-moi, c'est celle de Richelieu. Ce que je vous dis, il le fera, malgré lui peut-être et sans avoir complètement conscience de ses actes ; mais à sa mort, j'ai la conviction qu'il laissera la France forte, unifiée et triomphante de ses ennemis. Ce qui arrivera plus tard, je l'ignore ; ceci est le secret de l'avenir, je ne veux même pas essayé de soulever le voile mystérieux qui l'enveloppe. Mais, quoi qu'il arrive, soyez certains que Richelieu l'aura préparé et que ce qui pourra survenir plus tard, ne sera que la conséquence de ses actes.

— Tout ce que vous dites là, mon cher comte, est fort beau ; seulement permettez-moi de vous faire observer que vous vous adressez à des oreilles fermées, dit le capitaine avec un léger ricanement. Il ne faut nous faire ni meilleurs, ni plus mauvais que nous le sommes ; ce qui résulte pour moi de tout ceci, c'est que Mgr de Luçon est d'autant plus à craindre qu'il est plus intelligent. Après nous la fin du monde. Nos neveux

auront leur tâche à remplir comme nous avons la nôtre. Sera-t-elle plus rude ? Le sera-t-elle moins ? ceci m'importe fort peu. A chacun son labour, ils feront ce que nous avons fait et ce que l'on fera tant qu'il y aura des hommes dans ce monde sublunaire ; ils lutteront contre le pouvoir, puisque le pouvoir est une usurpation, car Dieu nous a tous mis dans le même moule ; je n'ai jamais su qu'Adam fût gentilhomme. Ce sont les coquins qui font les gentilhommes et les sots qui les encensent ; tant qu'il y aura des coquins et des sots, les choses continueront à marcher comme elles vont. C'est rudimentaire, ceci. Donné, croyez-moi, mon cher Olivier, ne tombons pas dans des théories abstraites et ridicules. Occupons-nous de nous, c'est ce qui d'abord nous importe, et tâchons de tirer notre épingle du jeu le moins désavantageusement possible. La vie est un malheur dont il faut tirer le plus de bénéfice qu'on peut. Nous sommes nés par accident, nous mourrons de même. Jouissons, tant que nous avons bon pied, bon œil, des quelques jours qui nous sont encore accordés par hasard. Je vous certifie que ceux qui viendront après nous riront à se tenir les côtes, lorsqu'ils songeront à notre sottise, c'est-à-dire à ce que nous appelons nos principes. Le seul principe bien réel et que l'on ne discute pas, c'est d'être puissant ou d'être riche ; si nous ne pouvons pas avoir la puissance, ayons la richesse ; l'argent, console de bien des choses ! L'or ouvre toutes les portes ; rien ne lui résiste. Soyons hommes avec les vices que nous avons et les vertus que nous pourrions avoir ; surtout avant tout, dirai-je, ayons cette qualité qui est la première condition de l'existence, soyons égoïste, c'est le lien des sociétés. Vivons pour nous ; ne nous faisons pas sottement trancher la tête au profit de gens qui seront les premiers à se moquer de nous. Voyez-vous, comte, lorsqu'on meurt, on ne sait pas où l'on va. Restons ici ; la place est mauvaise, c'est vrai, mais qui sait si nous serons mieux à cinq pieds sous terre ? C'est très-beau les utopies ! Mais voyez les héros et les philosophes, ils ont tous fini mal.

— Mon cher capitaine, dit en riant Olivier, vous raisonnez comme un rétre.

— Corbieux ! je ne suis pas autre chose, je m'en vante. Voyez-vous, mon cher comte, j'ai vécu, moi, et j'ai de l'expérience ; aussi, j'en suis arrivé à reconnaître ceci ; le diable m'emporte, si je change jamais d'opinion !

— Voyons, qu'avez-vous reconnu ?

— Eh ! mon Dieu, mon cher Olivier, que la vie est une course à franc étrier, faite par des dupes et des fripons. Ce sont toujours ceux qui trichent qui arrivent les premiers ; ainsi, croyez-moi, trichons le plus possible, c'est le seul moyen de réussir à avoir des bénéfices !

— Vous envisagez la vie sous un point de vue...

— Qui est le seul vrai, mon cher comte ; vous le reconnaîtrez plus tard ; mais, voyons, assez sur ce sujet ; as-tu fini de nous raconter tes histoires, filleul ?

— Oui, parrain. Vous voilà avertis, maintenant. C'est à vous de vous garder. Pour moi, mon parti est pris ; au premier vent qui souffle un peu fort, je décampe sans tambour ni trompette.

— Et tu auras Corbieux raison ! Crois bien que, pour ma part, je ne resterai pas dans la nasse.

— Que faisons-nous ? demanda le comte.

— Notre ligne est toute tracée, reprit le capitaine ; n'agissons qu'avec la plus extrême prudence ; surveillons attentivement les menées de messieurs les catholiques ; quant aux renseignements qui nous seront nécessaires, je me charge, moi, de vous le

donner ; je ne suis pas pour rien l'ami de M. Defunctis, que diable ! nous verrons qui sera le plus fin de nous deux !

— Alors nous rentrons dans Paris ?

— A l'instant même. Seulement par quatre chemins différents. Le rendez-vous général est toujours à la « Licorne. »

Cinq minutes plus tard ils remontaient à cheval, et, ainsi que cela avait été convenu, ils se lançaient au galop dans quatre directions opposées.

## V

## OU L'ON A DES NOUVELLES DE L'ENTORSE DE MONSIEUR DE LÉRAN.

Quelques jours s'étaient écoulés sans apporter de changements dans la situation de nos personnages.

Ainsi qu'il l'avait promis, le capitaine Vatan n'était pas resté inactif ; il avait réussi à dissiper les nuages qui s'étaient élevés contre lui dans l'esprit du sieur Defunctis ; il était même parvenu à s'insinuer dans ses bonnes grâces beaucoup plus profondément qu'il ne l'avait encore été.

Le capitaine, profitant habilement des circonstances, et mettant de son côté le hasard, avait feint de prendre au sérieux sa commission de lieutenant du Guet, il avait livré à son chef quatre ou cinq pauvres diables qui n'en pouvaient, et qui ne se doutaient même pas de quel crime on les faisait coupables ; mesure énergique qui avait été vivement appréciée par Defunctis et lui avait donné une confiance entière dans l'aventurier.

Aussi celui-ci était-il tenu au courant de tout ce qui se passait ou s'ourdissait dans l'ombre ; rien ne se faisait sans qu'il en fût d'abord informé.

Une des captures qui avait fait le plus d'honneur au capitaine était celle d'un féroce huguenot, un entêté rebelle, nommé maître Barbochon.

Cet homme, au dire du capitaine, cachait sous les apparences les plus trompeuses d'une niaiserie poussée trop loin pour être réelle et d'une poltronnerie affectée, un cœur de lion et une astuce sans bornes.

D'abord, il était très-riche, fort considéré dans sa corporation, dont il était syndic, et très-aimé de ses confrères.

Maître Barbochon abusait de l'influence qu'il avait sur eux pour les pousser à résister aux ordres du roi et les entraîner à se révolter contre lui.

Tout cela avait été si bien établi par le capitaine qui, à l'appui de son dire, avait réclaté le témoignage du chevalier de Lesterelle, sergent de la courétable, que le sieur Defunctis avait cru de son devoir d'agir avec la plus grande sévérité envers ce redoutable conspirateur.

En conséquence, maître Barbochon avait été, par une nuit noire, enlevé de chez lui, et, malgré ses cris, ses protestations, les larmes de sa femme, enfermé sans autre forme de procès, dans un des cachots les plus sourds du grand Châtelet, d'où, à moins d'un miracle, le pauvre homme n'avait guère l'espoir de sortir jamais.

Cependant, le complot soufflé à ses amis, ou pour mieux dire à ses complices par l'évêque de Luçon, s'organisait peu à peu et se développait parmi les adhérents du politique évêque avec cette habileté féline qui distingua constamment tous les actes de cet homme d'Etat.

Mais, tandis que tout s'agitait autour de lui, que faisait le comte du Luo ?

En proie à une mélancolie incurable, le jeune homme vivait seul retiré dans son appartement : parfois il passait des jours entiers sans sortir et sans vouloir accepter d'autre compagnie que celle du capitaine, qui ne faisait que de courtes apparitions pendant lesquelles il le mettait au courant de ses faits et gestes, et les rares visites de Fanchette Gripart : la seule personne en laquelle il eût une confiance entière, et devant qui il ne craignait pas de laisser déborder son cœur.

Olivier avait appris par Fanchette l'arrivée à Paris du comte Gaston de Lérans, sa blessure et son installation dans l'hôtel de la « Chère-Licorne. »

Le comte connaissait M. de Lérans qu'il avait rencontré chez le duc de La Force ; il était même assez lié avec lui.

M. de Lérans était un beau et fier gentilhomme de vingt-quatre à vingt-cinq ans au plus : aux façons courtoises, au parler doux, aux formes affectueuses, qualités qui le rendaient sympathique à tous ceux avec lesquels le hasard le mettait en rapport.

Désireux de se retrouver en présence de M. le comte Olivier du Luo, M. de Lérans se fit conduire chez le comte, et après une minute d'attente, aidé par Michel Ferré auquel le comte avait fait signe de remplacer Boniface, il pénétra dans le salon et fut confortablement installé dans un fauteuil, la jambe étendue et le pied posé sur un coussin. Puis, les portes se refermèrent et les deux gentilhommes demeurèrent seuls en présence l'un de l'autre.

— Monsieur le comte, dit M. de Lérans, je ne sais réellement comment m'excuser auprès de vous de l'apparente grossièreté dont je me suis rendu coupable. Il y a longtemps déjà que vous auriez dû recevoir ma visite. Il était de mon devoir de vous avertir de mon arrivée à Paris. Je reconnais, avec la plus entière franchise, tous les torts que j'ai eus envers vous et je vous prie de me les pardonner.

— Monsieur le comte, répondit Olivier en s'inclinant avec un gracieux sourire, ceci est de trop. Il suffit que vous reconnaissiez que vous m'avez un peu légèrement négligé pour que toute discussion entre nous soit close à ce sujet.

— Je vous remercie, monsieur ; je n'attendais pas moins de vous.

— J'étais inquiet de ne point vous voir, à part le plaisir que me procure votre compagnie, à cause surtout des difficultés politiques qui, en ce moment, surgissent de toutes parts autour de nous. Je supposais, c'est à vous à me dire si j'avais tort ou raison, que, étant un des plus privés de monsieur le duc de Rohan, élevé dans sa maison, possédant sa confiance, ce voyage imprévu dans les circonstances actuelles, devait être causé par des intérêts fort graves, dont il serait peut-être important que je fusse informé. Je m'étonnais surtout que monsieur le duc de Rohan ne vous eût chargé d'aucun message ou d'aucune commission pour moi, qui représente ici, comme vous le savez, les intérêts de notre parti.

— Monsieur le comte, vous deviez, en effet, faire ces suppositions ; aussi je regrette davantage encore de ne pas m'être plus tôt présenté chez vous. Je ne sais trop comment vous dire cela. Mais vous me comprendrez, je l'espère, et vous daignerez pardonner les réticences auxquelles je me vois contraint.

— Voyons, dit Olivier en souriant, je crois deviner quelque chose déjà. Vous êtes à cet âge, monsieur le comte, où les intérêts du cœur passent avant ceux de l'ambition. Eh bien, prenez-moi pour confesseur, ainsi que disent messieurs les catholiques, si j'ai été assez heureux pour vous inspirer un peu de confiance ; croyez-moi, monsieur de Lérans, vous ne trouverez pas en moi un homme

rigide. Dès à présent, je vous donne l'absolution. Voyons, il y a là-dessous quelque affaire de cœur, n'est-ce pas, quelque escapado de jeunesse, bien ?... me suis-je trompé ?

— Ma foi ! monsieur le comte, reprit le jeune homme en riant, je ne trouve rien à répondre devant une si charmante insistance, et, pour continuer la métaphore, je vous avoue tout franchement que du premier coup vous avez deviné où le bât me blesse.

— Là ! j'en étais sûr ! Allons, confessez-vous, beau ténébreux ! Nous avons tous peu ou prou passé par là : c'est le plus heureux temps de la vie ; malheureusement il s'envole trop vite. Vous sentez encore battre votre cœur, vous croyez à l'amour, vous êtes heureux ; conservez longtemps cette croyance. On n'en est pas moins trompé, c'est vrai, mais du moins, tant que l'on croit, on est heureux. Voyons, parlez, je vous écoute.

— Je ne puis répondre à un accueil aussi cordial et aussi sympathique, mon cher comte, que par une entière et complète confiance. Vous ne m'en voudrez pas de cette folie d'écolier ?

— Eh ! non, ne vous ai-je pas dit que vous étiez absous d'avance ?

— C'est vrai, eh bien, écoutez ceci, et ne riez pas trop, car je vous assure que vos railleries me perceront le cœur.

— Bon ! n'ayez aucune crainte à ce sujet. Je suis peu sûr de ma nature et les choses d'amour me semblent trop tristes pour qu'on s'en égaye. Ainsi, parlez, je suis tout oreilles.

— Je vous dirai, tout d'abord, que vous voyez en moi un transfuge, un fugitif, une espèce de déserteur.

— Hum ! c'est grave, cela ! fit le comte en souriant.

— Oh ! ce n'est rien encore, vous allez en apprendre bien d'autres.

— Mais vous m'effrayez réellement, mon cher comte.

— Apprenez tout de suite que je suis amoureux fou, mais fou à lier, d'une femme charmante, un ange en un mot, sur un signe d'elle, je donnerais ma vie avec bonheur.

— Oui, c'est toujours comme cela. Les femmes commencent d'ordinaire par être des anges, plus tard on s'aperçoit que l'on s'est trompé, mais il n'est plus temps.

— Oh ! monsieur le comte ! vous ne croyez pas à l'amour ?

— C'est peut-être parce que j'y ai trop cru, à une certaine époque. Du reste, détrompez-vous, mon cher de Lérans, ce n'est pas à l'amour que je ne crois pas, c'est aux femmes qui aiment. Mais, ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment ; continuez, je vous prie.

— Je me trouvais à Castres, lorsqu'en l'absence de M. de Rohan, Mme la duchesse donna une mission importante à plusieurs gentilshommes de sa maison. Ces gentilshommes devaient se rendre à Paris. Ce qu'ils y venaient faire importe peu, les intérêts dont ils étaient chargés étant essentiellement privés.

— Passons.

— Je fis intercéder auprès de la duchesse pour qu'elle consentit à me laisser accompagner ces gentilshommes. Madame de Rohan daigna m'accorder cette permission. Je n'ai pas besoin d'insister auprès de vous, n'est-ce pas, mon cher comte, sur la joie que j'éprouvai, mais, hélas ! ce n'était rien d'arriver à Paris.

— Non, il fallait y rester, n'est-ce pas, comte ?

— Oui, et de façon à ne pas exciter les soupçons de mes amis.

— C'est juste. Que faites-vous alors ?

— Je n'avais pas le choix des moyens. J'employai celui qui sembla m'offrir le plus de garantie ; je me donnai une entorse.

— Hum ! le moyen est héroïque !

— Oh ! rassurez-vous fit en souriant le jeune homme, l'entorse n'est qu'un frottoir.

— Allons ! c'est bien joué, comte, recevez tous mes compliments, et ainsi votre pied...

— Est dans le plus parfait état.

— Et vos amis, que pensent-ils de cela ?

— Ils ont été désespérés de ma mésaventure, puis, leurs affaires terminées, ils m'ont à leur grand regret abandonné, ce dont je suis fort aise.

— Et il y a longtemps qu'ils sont repartis ?

— Il n'ont passé que quelques heures à Paris.

— Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi continuer votre stratagème ? Y aurait-il un mari sous jeu ?

— Non, sur l'honneur ! Si je feins encore de ne pas être remis de ma blessure, c'est pour donner le change à ceux qui pourraient avoir intérêt à surveiller mes actions ; mais soyez tranquille, si je suis impotent pendant le jour, dès que le soleil est couché, je retrouve mes jambes et alors, j'en use de façon à rattraper le temps perdu.

— Allons, tout est pour le mieux ; mais cependant vous ne pouvez demeurer éternellement ici. D'un moment à l'autre, monsieur le duc de Rohan, dont les défenseurs ne sont pas aussi nombreux qu'ils devraient l'être, peut réclamer le secours de votre épée.

— Hélas ! qui, voilà bien ce qui me chiffonne. Je me trouve littéralement placé entre le diable et la mer, entre mon amour et mon dévouement. Je n'ai pour moi qu'une seule chose. Une entorse, c'est très-grave. Si on la néglige, on risque de demeurer estropié, et puis, de l'avis de tous les médecins, il faut au moins six semaines pour se guérir, eh dame ! en six semaines il se passe bien des choses.

— C'est vrai ! mais il y a un fait que vous oubliez, mon cher monsieur de Lérans.

— Lequel, monsieur le comte ? Je vous avoue que je ne vois pas.

— Tout simplement celui-ci, c'est que vous m'avez tout avoué ; que je sais maintenant que votre blessure n'est qu'une ruse, et que mon devoir...

— Ah ! pardon ! pardon, mon cher comte, c'est vous qui oubliez, au contraire.

— Moi, allons donc?... Comment cela ?

— Je ne vous ai rien avoué du tout.

— Ah ! par exemple !

— Parfaitement ; je vous ai pris pour confesseur, et mieux que personne, vous le savez, mon cher comte, ajouta-t-il avec un sérieux comique, le secret de la confiance ne doit jamais être dévoilé. Vous le voyez, votre devoir, au contraire, vous oblige à garder le silence.

— Allons ! je suis pris. Vous êtes un charmant compagnon ; c'est réellement plaisir de causer avec vous ; mais, entre nous, j'espère que vous n'abuserez pas trop longtemps du congé que vous vous êtes octroyé à vous-même ! Les circonstances sont sérieuses.

— Hélas ! monsieur le comte, je suis résolu, au contraire, à en abuser le plus longtemps possible. De quelle importance peut être pour M. de Rohan une épée de plus ou de moins ? Vous ne sauriez vous imaginer combien mon entorse me fait souffrir, lorsque je songe qu'il me faudra peut-être laisser mon amour pour la guerre.

— Tenez, mon cher de Lérans, vous êtes un fou ; il est impossible avec vous de causer raison pendant cinq minutes.

Eh ! pardieu ! je le sais bien que je suis fou, voilà ce qui fait ma force. Trouvez-moi une plus joyeuse et une meilleure folie que la mienne. C'est si bon de se laisser aller aux élans de son cœur, d'aimer et d'être aimé, ou du moins de le croire. L'amour n'est-il pas une question d'optique ? Mais j'ai tort de vous parler ainsi à vous, homme sévère, esprit sérieux qui planez au dessus des faiblesses humaines, parce que jamais vous n'avez aimé.

— C'est vrai ! je n'ai jamais aimé, moi, fit le comte en pâlissant.

— Vous le voyez bien, vous êtes contraint de l'avouer, aussi vous êtes incapable de deviser d'amour. Voyez-vous, mon cher comte, dit-il avec un magnifique aplomb, un homme doit être de son âge, avoir les faiblesses, les élans et les entraînements que cet âge comporte. Et ! des sages de trente ans ! Ce sont des esprits malades, des êtres auxquels il manque un sens. Il faut aimer, aimer toujours, aimer quand même, nous sommes créés pour cela. Tout aime dans la nature, les hommes, les animaux, jusqu'aux plantes et aux fleurs. L'amour, c'est le rayon de soleil qui illumine le cœur de l'homme et qui attire invinciblement l'héliotrope. L'amour est une jouissance aiguë, qui fait tressaillir comme la harpe éolienne toutes les fibres de notre être. L'homme qui n'a pas aimé n'a pas vécu parce qu'il n'a pas souffert. L'amour en un mot est non-seulement un besoin, mais encore une des conditions de la vie humaine. L'amour naît d'un rien, d'un regard, d'un sourire, d'une commotion que l'on reçoit et qui vous frappe au cœur comme un coup de foudre. On aime sans savoir pourquoi. C'est une flamme du cœur qui vous monte au cerveau et vous rend fou. Croyez-moi, comte, laissez là pour un instant votre sagesse puritaine. Aimez, ne serait-ce qu'une fois, et vous verrez combien seront douces les tortures que vous infligera votre amour. Vous souffrirez un martyr tel que vous ne pardonneriez jamais au maladroît ami qui vous prouvera clair comme deux et deux font quatre que l'objet de votre culte vous trompe. Car ceci est encore une des conditions de l'amour : il faut toujours qu'un des deux soit trompé !

— Allons, mon cher de Lérans, sur ma parole, vous êtes fou !

— Pardieu ! je le sais bien, ne vous ai-je pas dit, il n'y a qu'un instant, que j'étais amoureux ? Croyez-moi, je vous le répète, essayez-en.

— Je le voudrais, mon cher de Lérans, malheureusement cela m'est impossible.

— Puisqu'il en est ainsi, comte, sur mon âme, je vous plains sincèrement ; vous vous privez de parti pris de la seule chose qui puisse rendre la vie agréable. Mais du moins vous n'êtes pas exclusif, n'est-ce pas ? Si vous n'aimez point, vous n'empêchez pas vos amis d'aimer ?

— Oh non, cela ne va pas jusque-là. Aimez tout à votre aise. Dieu veuille, et c'est mon désir le plus sincère, que votre soi-disant bonheur dure longtemps !

— Amen ! je vous remercie de tout mon cœur, mon cher comte. Je suis optimiste, moi, j'aime ma maîtresse de toute mon âme, mais en somme, cela durera tant que cela pourra. Ce sera toujours autant de gagné.

— Quel fou vous faites !

— Eh ! mon Dieu ! la vie n'est pas assez gaie par elle-même pour qu'on passe son temps à s'attrister encore. Il est bien entendu, mon cher comte, que s'il survenait quelque événement grave, vous me feriez aussitôt avertir ? Je suis des vôtres ; d'ailleurs, je

serais réellement au désespoir s'il se donnait dans cette bonne ville de Paris un seul coup d'épée sans que je fusse de la fête.

— Je vous avertirai, mon ami, soyez tranquille.

— Fort bien ! voilà qui me rend toute ma bonne humeur, ainsi vous ne m'en voulez point ? Vous excusez mes folies ?

— Ne vous l'ai-je pas dit déjà, enfant que vous êtes !

— Alors, tout est pour le mieux ! ah ! mon cher comte, quelle charmante chose que l'existence, quand on a une maîtresse jeune, aimante...

— Oui, mais quand cette maîtresse vous trahit ?

— Ah ! dame, vous le savez, à la guerre comme à la guerre... Et puis, il ne faut pas songer à cela, ça porte malheur !

— Quel charmant fou vous faites ! combien vous êtes divertissant ! Sur l'honneur, le temps court en votre compagnie avec une rapidité extrême.

En ce moment la porte s'ouvrit et le capitaine Vatan entra.

— Eh ! fit-il avec une joyeuse surprise, qu'avons-nous donc ici ? Monsieur le comte de Lérans, si je ne me trompe.

— Lui-même, mon cher capitaine, et bien heureux de vous voir.

— Croyez, mon cher comte, que, de mon côté... Ah ! ça, qu'avez-vous donc ? Sur ma parole, vous voici tout emmitoufflé.

— Hélas ! oui, mon cher capitaine, une entorse que je me suis donnée.

— Donné est le mot, interrompit Olivier.

— Comte, comte, vous manquez à votre serment.

— Oh ! si peu ! d'ailleurs le capitaine Vatan...

— Peut parfaitement être mis dans la confidence, soyez tranquille, monsieur de Lérans. Ah ça ! est-ce qu'il y a longtemps que vous vous êtes donné cette entorse ?

— Il y a onze jours aujourd'hui, vous voyez mon état.

— Oui, oui, je vois fort bien. Mais, dites donc, elle est donc comme la fièvre quartaine, votre entorse ?

— Que voulez-vous dire ?

— Dame ! il paraît qu'il y a des moments où elle vous quitte ou bien où vous la quittez, je ne sais pas lequel des deux.

— Je vous avoue, capitaine, que je ne vous comprends pas du tout.

— C'est que probablement je m'explique mal, mais je vais tâcher d'être plus clair ; il paraît qu'hier au soir, à onze heures de nuit, lorsque je vous ai croisé courant comme un cerf du côté de la place Royale, vous aviez jugé à propos de laisser votre entorse dans votre chambre.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le comte.

— Capitaine, murmura le jeune homme avec embarras.

— Du reste, reprit imperturbablement l'aventurier, c'est une justice à vous rendre, mon gentilhomme, vous courrez bien. Corbieux ! Comme vous détailiez ! Vous avez littéralement sauté par dessus un bourgeois qui cherchait sa lanterne qu'il avait laissé tomber.

— A-t-il eu assez peur, le pauvre homme ! s'écria le comte de Lérans en riant.

— Ah ! vous en convenez donc ?

— Pardieu ! que voulez-vous que je fasse, vous savez tout.

— Non, pas tout, reprit finement le capitaine en lui jetant un regard d'intelligence, mais je me doute de bien des choses. Maintenant, parlons sérieusement. Je ne viens ici que pour cela et suis charmé de vous y rencontrer.

— De quoi s'agit-il ? demanda le comte.

— Les affaires marchent un train d'enfer, le complot prend des proportions énormes, le premier rendez-vous doit avoir lieu samedi prochain, c'est-à-dire dans quatre jours, à dix heures, derrière le cheval de bronze, sur le terre-plein du Pont-Neuf.

— Comment ! de quel complot parlez-vous, capitaine ?

— Je vous expliquerai tout cela dans un instant. Y viendrez-vous, Olivier ?

— Certes, mon ami, je ne saurais y manquer ; seulement, je crois que nous ferons bien d'user de prudence.

— Et de nous tenir sur nos gardes ; nous discuterons entre nous les mesures qu'il conviendra de prendre. Pouvez-vous me donner une heure, ce soir même ?

— Parfaitement, ma soirée est libre.

— Alors, c'est convenu.

— Messieurs, dit de Lérans en se levant, je vois que vous avez à causer, si vous me le permettez, j'aurai l'honneur de prendre congé de vous.

— Bon ! fit en riant le capitaine, ne vous levez donc pas avec si peu de précautions, comte, vous allez augmenter l'enflure de votre pied.

— Mauvais plaisant ! fit le jeune homme en le menaçant du doigt.

— Vous désirez sans doute que dans la maison tout le monde vous croie réellement blessé, n'est-ce pas ? Eh bien ! venez avec moi, je vais vous conduire jusqu'à votre chambre, pauvre malade !

— Je ne voudrais pas vous donner cette peine, mon cher capitaine.

— Ce n'est nullement une peine pour moi ; d'ailleurs, il faut que je ressorte à l'instant. Je suis accablé d'affaires, fort ennuyé du reste, et dont je voudrais bien être débarrassé.

— Vous attendrai-je pour dîner ? demanda le comte.

— Non pas, cher ami, je dînerai où je me trouverai. Ne comptez pas sur moi avant dix heures.

— Alors c'est entendu, à dix heures !

— Oui, mon ami ; allons, venez, intéressant malade, que je vous réintègre dans votre domicile.

— Puisque vous l'exigez, capitaine, me voici à vos ordres.

Olivier et M. de Lérans prirent affectueusement congé l'un de l'autre en se promettant de se revoir le plus tôt possible ; puis le jeune homme donna le bras au capitaine et sortit en s'appuyant sur sa canne.

Ainsi qu'il l'avait promis, l'aventurier l'accompagna jusqu'à sa chambre. Arrivé devant la porte, M. de Lérans se préparait à prendre congé de son guide et il commençait à lui adresser de chaleureux remerciements, mais celui-ci l'interrompit net.

— Pardon, lui dit-il, je ne serais pas fâché de causer quelques instants avec vous ; si rien ne vous presse en ce moment, je crois qu'il ne saurait se présenter une meilleure occasion.

— Veuillez entrer, capitaine, je suis à vos ordres.

— Oh ! rassurez-vous, mon cher monsieur de Lérans, je n'abuserai pas de vos précieux moments, je n'ai que quelques mots à vous dire.

— Mais, je vous le répète, capitaine, je suis charmé, au contraire, de causer avec vous.

Le jeune homme ouvrit alors la porte, et ils pénétrèrent dans la chambre.

Cette chambre était précisément celle que le capitaine avait habitée pendant les premiers temps de son séjour à l'hôtel. Elle

était simplement, mais confortablement meublée. Rien n'y manquait ; un gentilhomme de passage pour quelques jours à Paris devait s'y trouver fort bien.

M. de Lérans offrit un fauteuil au capitaine, en prit un pour lui-même, puis, après s'être assis :

— Maintenant je vous écoute, capitaine, dit-il.

— Mon cher comte, dit alors l'aventurier, je dois tout d'abord vous prévenir que je n'ai nullement l'intention de vous être désagréable.

— Jen suis convaincu d'avance, mon cher capitaine, aussi je ne comprends pas pourquoi cette précaution oratoire.

— Mon Dieu, mon cher M. de Lérans, nous nous connaissons fort peu l'un et l'autre ; nous nous sommes rencontrés deux ou trois fois au plus dans des réunions assez nombreuses, ce qui ne saurait établir aucune espèce d'intimité entre nous ; de plus, j'ai cinquante ans, je suis un officier de fortune, tranchons le mot, un vieux routier, tandis que vous êtes, vous, un jeune et piaçant gentilhomme très-riche et fort bien en cour, toutes raisons qui doivent entre vous et moi établir une certaine ligne de démarcation qu'il nous est difficile de franchir. Cependant, à tort ou à raison, je me sens attiré vers vous par une sympathie assez vive, vous êtes franc, loyal, je vous crois honnête homme, ce qui m'engage, vous m'excuserez, à vous traiter comme si vous étiez un de mes amis.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

### A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES EDITEURS.

## " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

### A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1430, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques